

RELIGIONS ET MODERNITÉ

Tel sera le thème du V^o Parlement Catalan des Religions qui aura lieu les 18-19 juin 2011 au Palais des Rois de Majorque de Perpignan. Vous pouvez encore vous inscrire et avoir des renseignements sur le site <http://parlement-2011.monsite.orange.fr>

En préparation à ce Parlement, le 9 avril 2011 a eu lieu une table ronde, au temple de l'Église Réformée de France sur le même thème au cours de laquelle un membre de chacune des communautés participantes : Juive, Catholique, Protestante, Musulmane, Évangéliste, Bouddhiste a évoqué la confrontation de sa communauté face à la modernité. Le Père Jean-Baptiste Blondeau, Délégué diocésain au dialogue interreligieux y a exprimé le point de vue de l'Église Catholique. Nous pensons que son exposé est une bonne introduction au Parlement Catalan des Religions et à ce thème ; c'est pourquoi nous vous le présentons dans son intégralité.

Henri Puig

Modernité et laïcité sont, en France, indissociables. C'est dans ce contexte qu'existent désormais les religions, toutes les religions, puisqu'une des conséquences de la modernité, on pourrait même dire une de ses caractéristiques, est la pluralité des religions dans un même lieu. Je parlerai donc ici de ce que cela veut dire, concrètement, pour la tradition religieuse qui est la mienne, la religion chrétienne, et plus précisément, la religion catholique, romaine...

Des temps nouveaux

Cette religion compte parmi les grandes religions instituées. *Dans un temps* où l'on n'est pas vraiment – contrairement à ce que l'on entend souvent répéter – dans une société du retour du religieux, mais plutôt à l'heure de l'âge identitaire, c'est-à-dire à l'heure de l'exaltation de l'individu, d'un rapport à soi exacerbé - cf. l'expression entendue parfois dans les médias : « moi, personnellement, pour ma part, je pense que ... ». *Dans ce temps* dis-je d'extrême individualisme, la religion catholique va se trouver mise à l'épreuve dans ce qui la caractérise fondamentalement et qui est, à l'opposé de l'individualisme, la posture communautaire et hiérarchique – i.e. la posture d'une importance majeure donnée à l'autorité d'une parole qui vient d'en haut. Or, précisément, les figures tutélaires de l'autorité s'éclipsent aujourd'hui au profit de l'individu et de ses valeurs. Ces figures tutélaires on les désigne parfois comme les huit P : le père, le prêtre, le professeur, le patron, le parti, le prince, la patrie et... le pape. Jean-Paul II a marqué son époque parce qu'il avait du charisme. Benoît XVI est souvent contesté parce qu'il incarne d'abord les figures du prêtre et du professeur. Les encadrements traditionnels apparaissent donc comme de moins en moins légitimes.

Les individus, plus que jamais en quête de sens, ne se tournent plus spontanément vers des dispositifs hiérarchisés tels qu'ils caractérisent l'Église catholique, ce que l'on appelé par exemple le Magistère, le pape, les évêques, la Tradition, le corpus théologique, dogmatique, éthique ; les individus en quête de sens se tournent vers d'autres individus qui mettent en commun et partagent des valeurs.

On n'est plus intégré dans ce dont l'Église est porteur comme sens par des relations intergénérationnelles et institutionnelles ; cf. l'effondrement des effectifs des enfants catéchisés et cela commence aussi au niveau du baptême qui est précisément sacrement d'intégration.

On est désormais dans une société individualiste, intégrés de façon *intragénérationnelle*, entre soi, « *confinitaire* ». Ce qui compte de plus en plus, c'est la cooptation, l'échange, le partage, le rassemblement. Cf. le succès, chez les catholiques, des J.M.J.

Quels changements pour l'Église ?

Mais alors, pour l'Église catholique, en tant qu'institution marquée par la Tradition, la Hiérarchie, le Magistère, l'Enseignement, que transmettre, et surtout comment transmettre ? Quelles nouveautés nécessaires, quels changements, quelle espérance, quel avenir ?

Pour se rassembler entre individus il faut aujourd'hui se rendre visible dans l'espace public et l'on constate effectivement, dans l'Église catholique – je ne parle pas des autres religions – un

besoin de visibilité. Les jeunes clercs catholiques, par exemple, remettent volontiers, 50 ans après leur disparition, les cols romains et les soutanes. Est-ce le bon moyen de visibilité ? Je n'en suis pas certain.

Dans l'histoire française de la laïcité et des relations de la République avec les cultes cela pourra poser des problèmes que je ne veux pas aborder ici et nous savons que ces problèmes concernent toutes les religions, notamment celles récemment présentes dans notre espace national.

Une autre réponse peut s'entrevoir si l'on remarque que ce qui disparaît dans la « modernité », rappelons-le, c'est un lien social qui était largement déterminé, constitué par le religieux.

Car, de fait, très longtemps *le social était du religieux*. Le choix croyant des individus était soutenu par le lien social lui-même.

Or, si au début du christianisme, la conversion au Christ imposait au croyant de rompre avec les coutumes de la cité païenne, la symbiose entre l'Église catholique et l'Empire romain a eu pour effet de répandre la foi par la force de la tradition sociale. Être français, par exemple, pendant des siècles, c'était être catholique. La Modernité, nous l'avons dit, la laïcisation des États, la sécularisation croissante des sociétés européennes, ont fait que nous sommes irréversiblement éloignés de ce type de société.

La religion n'est plus inspirée par la pression sociale, on n'a plus besoin d'elle pour tenir sa place dans la société. Désormais, la croyance, la religion, doivent faire l'objet d'un choix réfléchi, d'une décision délibérée, d'un acte personnel de croire... Je pense alors que le temps est venu de témoigner d'un « *humanisme évangélique* ». Et la foi chrétienne en se personnalisant, se fixe davantage sur son pôle éthique, lui facilitant le dialogue interreligieux.

Le primat de l'agape

Le Christianisme, en effet, a tout misé sur l'amour, sur la charité, l'aide mutuelle, le pardon... il n'est que de relire les textes fondateurs, Évangile, Lettres de Paul, de Jean, de Jacques...

Il me semble que c'est sur ce plan-là que peut se dessiner l'avenir de l'Église. Ce qui suppose que les catholiques se *détachent* suffisamment des formalités traditionnelles de la religion et qui sont propres à toutes les religions, fondées sur le culte, en en comprenant mieux, de ce culte, sa contingence, ses marques culturelles et les possibilités d'évolution et donc de changement. Ce *détachement* permet d'orienter leur foi et leur témoignage vers le service d'autrui en particulier et de l'humanité en général. Les Chrétiens savent qu'il n'y a pas de vraie religion là où il n'y a pas de charité. Mais, en entendant le terme « charité », *l'agapé* des Écritures, au sens évangélique enraciné dans la révélation d'un Dieu dont le nom est l'Amour, et dont les paroles et les actes de cet amour se sont éminemment manifestés en la personne de Jésus de Nazareth, et alors on est là très loin de l'amour au sens vague, voire ambigu, du terme, davantage au sens de celui qu'exprime le récit des Béatitudes. Jésus n'a pas fait de discours sur Dieu, il n'a pas cherché à faire école comme les philosophes, il s'est contenté d'indiquer, le plus souvent en images, les voies qu'il faut suivre pour entrer dans le Royaume de Dieu, d'un Dieu dont il dit qu'il est Amour. Et je terminerai en citant le P. Joseph Moingt : « *L'Évangile se définit largement par sa visée éthique : primat de l'amour du prochain et de la réconciliation avec ses ennemis, de la justice et du souci des pauvres et des petits, défense des valeurs d'humanité. S'orienter vers un pôle évangélique, et par conséquent éthique, ce n'est donc préconiser ni une restauration ni une reconquête religieuses. Ce sera peut-être s'écarter du visage longtemps traditionnel du catholicisme, dominé par son ritualisme hiérarchique, ce sera forcément apprendre à penser sa foi autrement, à vivre autrement en Église, à parler un autre langage ; ce n'en sera pas moins mettre en valeur le plus beau sens du mot « catholique » : sa visée de l'universel. Je préfère souvent me dire « chrétien », pour signifier que l'essentiel de ma foi est de croire au Christ, que « catholique, (romain) », un mot un peu trop marqué par l'impérialisme et le primat de la hiérarchie. Mais, s'il s'agit d'exprimer l'ambition de l'évangile de tout pénétrer pour servir partout sans rien asservir, alors j'aime me dire « catholique »¹. Je fais mienne, sans réserve, cette conclusion.*

Jean-Baptiste Blondeau

¹ Joseph Moingt. *Croire quand même. Livres entretiens sur le présent et le futur du Catholicisme*. 2011. Temps présent. Citation P. 122.